



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

10 (1999)

Femmes travesties : un "mauvais" genre

Rebecca Rogers

Françoise THÉBAUD, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Editions, 1998, 228 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Rebecca Rogers, « Françoise THÉBAUD, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Editions, 1998, 228 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/276>

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/276>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Rebecca Rogers

Françoise THÉBAUD, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Editions, 1998, 228 p.

- 1 La communauté des historiennes doit se féliciter de cette publication lucide et stimulante sur la pratique de l'histoire des femmes en France depuis les années 1970. Alors que le contexte actuel est clairement celui des doutes et des remises en cause pour ne pas parler de « crise » -, le tour d'horizon que nous offre Françoise Thébaud montre les acquis considérables d'une approche sexuée de l'histoire. L'éclairage comparatif adopté permet de situer la production française par rapport à d'autres courants (notamment ceux des États-Unis) et souligne avec perspicacité les paradoxes de la situation française. En effet, malgré l'essor et la richesse des travaux, les institutions universitaires restent plutôt fermées à la reconnaissance de ce champ disciplinaire.
- 2 L'auteur propose une analyse chronologique des questions, des apports méthodologiques et de l'implantation institutionnelle de l'histoire des femmes : une première partie sur « l'affirmation d'un nouvel objet-sujet d'étude » (grosso-modo les années 1960 et 1970), une deuxième partie sur le développement d'une histoire au féminin (les années 1980), et une troisième partie qu'elle nomme « le temps du gender » (la période actuelle). Enfin l'ouvrage comprend une bibliographie fort utile d'ouvrages à la fois français et étrangers en quarante-trois pages qui constitue une référence indispensable pour tous les praticiens de l'histoire.
- 3 Pour Françoise Thébaud, la résistance des institutions universitaires trouve ses racines dans l'émergence de la discipline historique en France qui, en se consolidant à la fin du XIXe siècle, « a exclu les femmes du champ de l'histoire et de la profession » d'historien (p. 36). S'appuyant surtout sur le travail des historiennes américaines, elle montre que les femmes sont à la fois absentes des postes clés dans l'université et ignorées en tant qu'objets dans les travaux des *Annales* jusque dans les années 1960. Une rupture s'opère à ce moment-là sous l'influence conjuguée de la nouvelle histoire et du mouvement des femmes. Grâce en partie à l'anthropologie historique et aux écrits de Michel Foucault, s'élabore toute une série de travaux portant sur les « exclues » (les femmes ouvrières, le travail féminin ou la place des femmes dans le mouvement ouvrier). Ainsi les itinéraires militants croisent un nouveau champ d'études révélant une condition féminine doublement opprimée.
- 4 À partir des années 1970 apparaît une première génération de chercheuses qui souhaitent rendre visible les femmes dans l'histoire (la phase du « her-story » plutôt que « his-story » selon une terminologie apparue aux États-Unis). Les thèmes abordés se diversifient incluant l'éducation, le corps, la maternité, les professions et les maladies et dès 1979 apparaît une première revue d'histoire des femmes, *Pénélope*. L'activité des historiennes fait découvrir de nouvelles sources et génère des conférences qui répondent par l'affirmatif à la question posée au colloque de Saint-Maximin en 1984 « L'histoire des femmes est-elle possible ? ». Malgré le développement considérable des thèmes, l'histoire des femmes se dote difficilement de structures institutionnelles et ne bénéficie guère de centres interdisciplinaires sous le modèle de « women's studies » en plein essor aux États-Unis à la même époque. Ainsi la place de ce champ d'études reste faible au sein de l'université pour des raisons à la fois structurelles et culturelles dans la mesure où beaucoup de féministes refusent l'institutionnalisation et le développement d'une stratégie séparatiste hors des disciplines reconnues. Contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, le débat historiographique est aussi peu présent, notamment sur la définition du féminisme et sur les approches méthodologiques. Françoise Thébaud conclut cette partie de son ouvrage de manière plus positive cependant en notant l'évolution des perspectives puisqu'on ne parle plus de la femme, mais des femmes au pluriel, et que s'est amorcé un dialogue avec la communauté historienne des *Annales* avec l'article collectif « Culture de femmes, pouvoirs de femmes » (1986).
- 5 Le grand intérêt de la troisième partie sur « le temps du gender » est de proposer à un public français une analyse très mesurée à la fois de l'émergence du *gender* comme catégorie d'analyse et de sa place au sein d'approches post-structuralistes aux États-Unis. Malgré les

difficultés à traduire le mot *gender* en français, l'idée d'étudier les hommes et les femmes de manière relationnelle correspond bien à une orientation méthodologique française et Françoise Thébaud insiste surtout sur la fécondité des approches influencées par le *gender*, entre autres des travaux sur l'histoire sexuée du travail ou sur l'émergence de l'État-providence. En montrant la diversité des approches anglo-saxonnes, elle a le grand mérite de dédramatiser le post-modernisme et surtout d'insister sur la réflexion nécessaire que celui-ci doit stimuler dans notre pratique quotidienne de l'histoire. En cela le livre apporte un correctif essentiel aux condamnations en bloc qu'avait formulées Mona Ozouf dans *Les mots des femmes* (1995).

6 Dans cette dernière partie, la plus personnelle, F. Thébaud s'inscrit directement dans l'évolution historiographique puisque sa participation aux volumes *Histoire des Femmes* caractérise une façon française d'appliquer le concept du genre. Sensible aux critiques étrangères qui relèvent la faiblesse de la réflexion théorique, l'absence d'analyse sur le colonialisme, l'ethnicité ou l'homosexualité, elle défend néanmoins la pluralité des approches utilisées dans cette entreprise qui a eu le grand mérite de donner une visibilité au champ de recherche. De même elle reconnaît que les débats français autour de cette publication ont soulevé avec pertinence le poids des représentations dans cette histoire des femmes où l'articulation entre représentations et pratiques sociales demande à être pensée.

7 Ce livre s'adresse à un large lectorat et offre un modèle fort utile pour l'écriture d'une histoire qui doit, pour s'enrichir, traverser les frontières nationales. Par son refus de la polémique, l'auteur incite à un dialogue international qui s'interroge sur les présupposés épistémologiques de notre pratique. En montrant les contraintes institutionnelles ou culturelles d'une histoire construite aux marges, le livre apporte une clarification indispensable aux chercheurs étrangers qui saisissent souvent mal l'impact de telles contraintes. Enfin, ce livre est surtout un appel aux historiens français dans leur ensemble à reconnaître ce qu'apporte le genre comme avancée épistémologique en problématisant la différence et en refusant les oppositions binaires. Françoise Thébaud ne cache pas sa préférence pour l'autonomie de ce champ par rapport au mouvement social. Mais, en souhaitant que l'histoire des femmes intègre pleinement sa place dans les débats actuels, elle propose que celle-ci ait un rôle à jouer dans la démocratisation du fonctionnement de l'institution universitaire « en proposant non seulement de nouvelles manières de penser mais aussi de fonctionner » (p. 172).

Pour citer cet article

Référence électronique

Rebecca Rogers, « Françoise THÉBAUD, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Editions, 1998, 228 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/276>

Droits d'auteur

Tous droits réservés
